

o6o	UTBM Service communication	Le Monde	13 juillet 2018
		Pixels	Youtube - nouveaux métiers - dépression - burn out - Nicolas Simoncini

YouTube, Twitch : quand le métier de rêve vire au cauchemar

En quelques années, le statut de vidéaste sur Internet est devenu, plus qu'une passion, un véritable métier. Un « boulot de rêve » qui possède pourtant sa part d'ombre, entre surmenage et dépression.

LE MONDE | 13.07.2018 à 11h06 • Mis à jour le 13.07.2018 à 17h14 | Par Bertrand Mallen

« *Mais pourquoi je pleure, bon sang ?* » Seul devant sa caméra, le jeune homme s'interrompt une fraction de seconde avant de se reprendre : « *Oh, cool, ça fera une super vignette !* » Il laisse échapper un éclat de rire. Coupe. Plan suivant. Cette vidéo de l'Américain Motoki Maxted, sobrement intitulée « *Why I Quit YouTube* » (pourquoi je laisse tomber YouTube) a été vue 366 000 fois depuis sa parution, le 25 juin 2018.

Pendant un peu moins de huit minutes, le youtubeur natif de l'Ohio, dont les deux chaînes cumulent un million et demi d'abonnés, tombe le masque. « *Je ne sais pas quoi faire parce que, vous savez, c'est bizarre. C'est un rêve d'avoir des gens qui regardent mes vidéos. Mais personne ne parle jamais de l'anxiété qui va avec.* » Outre-Atlantique, il n'est que le dernier d'une longue série de youtubeurs qui, depuis le mois de mai, annoncent des pauses dans leur production, ou parlent de la souffrance mentale associée à leur métier.

Burn-out, dépression, harcèlement

En France aussi, des vidéastes parmi les plus célèbres, derrière les blagues et les voyages payés par des annonceurs, ont tendance à [broyer](#) du noir. En décembre 2015, lors de la sixième saison de l'émission de télé-réalité *Danse avec les stars*, la célèbre youtubeuse et coqueluche des marques EnjoyPhoenix passe un mauvais moment. Elle fait une dépression, souffre de troubles alimentaires... Durant deux années, elle souffrira d'un « mini burn-out », déclenché par son expérience à la télévision, mais entretenu par la pression de l'audience sur sa chaîne YouTube.

Depuis, les paillettes ont repris le dessus, et Marie Lopez, de son vrai nom, continue à [afficher](#) sa vie de rêve, de la Californie à Santorin. Comme elle, ils sont plusieurs en France à s'être plaints publiquement d'un sentiment de ras-le-bol ou de dépression. [Sans compter les cas de harcèlement dont ont été victimes plusieurs personnalités](#) (http://pixels/article/2017/12/11/les-youtubeuses-bien-seules-face-aux-harceleurs_5228156_4408996.html) féminines ou féministes du petit monde des vidéastes, comme Marion Seclin.

Le youtubeur Dany Caligula a publié au début de juillet une vidéo intitulée « réponse à Internet » – sa première depuis plus d'un an. Visé en 2016 par une violente campagne de harcèlement, après avoir pris la défense de Marion Seclin, il cesse de [publier](#) des vidéos, ses revenus publicitaires et les dons de ses fans sur Tipee fondent à très grande vitesse. Dans sa dernière vidéo, il assure aujourd'hui avoir « rebondi », et être prêt à [reprendre du service sur la plate-forme](#) (<http://mashable.france24.com/medias-sociaux/20180703-cyberharcèlement-dany-caligula-youtube-raptor>), malgré une expérience qui l'a durablement affecté.

Elodie Nassar, alias MissJirachi, se souvient des rythmes affolants que son ancien compagnon David Lafarge et elle s'imposaient. « *Fin 2017, on s'obligeait à produire six à huit vidéos par semaine* », consacrées à l'univers Pokémon. Mais cette gloire a un coût. « *Pour garder ce rythme, on travaillait tous les jours. Même après une soirée ou un concert, ou même après une journée chargée, on se remettait à travailler sur les vidéos en rentrant* », raconte-t-elle. A raison de trois ou quatre heures de travail pour une vidéo simple de quelques minutes, et de plusieurs jours pour un projet plus ambitieux.

« *C'est quand même absurde de commencer ce métier par passion, et de finir par se lever un matin et de n'avoir même pas envie de tourner* », note MissJirachi. Le couple, qui s'était beaucoup mis en scène sur les réseaux sociaux, éclate. « *A l'heure actuelle, je vis de YouTube en ne publiant qu'environ quatre vidéos par semaine, même si ça s'est ressenti sur le nombre d'abonnés.* » Elle explique pourtant se [sentir](#) beaucoup mieux.

Précarité et travail invisible

Pour Usul, youtubeur militant qui vient de [terminer](#) la série « Ouvrez les guillemets » pour Mediapart, les pressions que subissent les vidéastes sont complexes. Suivant lui-même un traitement contre la dépression, il voit dans la plate-forme un système qui entretient la précarité. « *Quand tu fais un boulot normal, avec un chef, tu t'attends à ce que le chef te mette la pression. Là, on se met la pression nous-mêmes, comme pour compenser le fait que ça ressemble à du plaisir, afin de répondre aux attentes.* »

Selon Nicolas Simoncini, chercheur en sciences sociales de l'université de technologie de Belfort-Montbéliard, ces pressions sont en réalité doubles. « *Il y a des logiques structurelles à l'œuvre, qui ne sont pas forcément propres à YouTube, mais au monde de l'auto-entrepreneuriat en général, et à celui des start-up.* » [Comme les travailleurs « ubérisés »](#), ([emploi/article/2017/01/16/uber-creer-une-nouvelle-population-de-travailleurs-a-la-fois-pauvres-et-mal-couverts_5063467_1698637.html](#)) les vidéastes ayant assez d'abonnés pour [vivre](#) de YouTube, mais trop peu pour en vivre bien, s'imposent des rythmes infernaux.

Et à cette première logique s'ajoute ce qui, d'après le chercheur, « *constitue en réalité la majeure partie du travail des vidéastes : l'entretien de la communauté* ». Un travail invisible, ou pas vraiment perceptible comme tel. Les abonnés, fans et autres utilisateurs de [Twitter](#) ne sont pourtant pas tendres avec leurs idoles. Ils leur reprochent autant leur immobilisme que leurs changements de tons, et sont aussi durs avec les vidéos qui tardent à être publiées qu'avec celles qu'ils jugent pas assez travaillées. La haine des « rageux » ou des *haters* n'est jamais bien loin.

Une parole difficile à libérer

Pour les vidéastes sur Internet, hormis les plus grandes stars, le quotidien est souvent précaire, au mieux. La Lyonnaise Trinity vit « *plutôt bien* » de sa chaîne Twitch, plate-forme qui se distingue de YouTube en mettant l'accent sur le stream de contenu en direct. En 2017, épuisée physiquement et moralement, elle fait un burn-out : « *Petit à petit, on s'enferme dans le travail, on ne se rend pas compte qu'on abuse. On a l'impression de ne jamais en faire assez.* » Pourtant, la majorité de ce travail reste invisible, ou donne l'image du divertissement. Là où YouTube permet de [proposer](#) un produit, Twitch impose des heures de présence. Dans les deux cas, impossible de [corrél](#)er les efforts investis et le succès auprès des internautes. Or la visibilité et la monétisation des vues sont l'une des clés pour [générer](#) des revenus, l'autre étant constituée des contrats de partenariat ou de placements de produits, réservés aux plus influents.

Pourtant, la parole sur ces problèmes reste difficile à [libérer](#). « *Il y a ce côté extrêmement personnalisé du métier, qui produit un rapport particulier avec la communauté* », analyse Usul. Les commentateurs les plus bruyants de la plate-forme sont aussi les plus cruels. A la fin de juin, le créateur nantais Mathieu Sommet, suivi par 1,7 million d'abonnés, [confiait aux Inrocks](#) (<https://www.lesinrocks.com/2018/06/30/actualite/medias-actualite/depression-attaques-ennuimathieu-sommet-raconte-comment-il-transforme-sa-vie-de-youtubeur-111099279/>) : « *J'en connais des dizaines dans le milieu qui ont fait des burn-out. (...) Si demain, tu dis sur tous tes réseaux que tu fais une dépression, tu vas te faire bouffer !* » Même son de cloche pour Trinity : « *Je ne sais pas pourquoi c'est si tabou de se [montrer vulnérable](#). C'est vrai qu'on a une immense chance de [pouvoir faire ce métier](#), mais les gens ne voient que cet aspect-là : le rêve.* »

Des succès très rapides qui démultiplient la pression

Pour les youtubeurs comme pour les streamers de Twitch, la professionnalisation du secteur est source d'angoisses de toute sorte. Alors qu'il y a quelques années encore ils produisaient leurs vidéos sans y [penser](#), par simple passion, elles sont désormais devenues leurs principales sources de [revenu](#). ([campus/article/2016/05/26/quand-je-serai-grand-je-serai-youtubeur_4926657_4401467.html](#)) Pour Usul, « *le succès arrive pour certains trop vite, trop fort. On n'a pas envie de [perdre tout ça](#)* ». Epuisé par la pression

du public, des algorithmes, et par celle qu'il se met lui-même, celui qui a commencé la vidéo en 2008 a trouvé dans sa collaboration avec [Mediapart](#) une porte de sortie. « *Un employeur, ça te donne un cadre, ça t'enlève ce rapport direct et parfois violent avec le public. Avec Mediapart, je touche la même somme, quel que soit le nombre de vues, et j'ai un retour critique différent, plus éditorial.* »

Les plus gros youtubeurs fondent ou intègrent de grandes entreprises et bénéficient du soutien d'un agent et d'une équipe, mais la majorité des vidéastes travaillent en auto-entrepreneuriat et ne bénéficient d'aucune protection. Aux Etats-Unis et en Allemagne, des projets de groupements ou de syndicats de youtubeurs ont vu le jour depuis deux ans, encore à l'état embryonnaire. Aucun projet similaire n'existe encore en France.